

## Le pèlerin

---

A première vue il ne paraissait pas antipathique, pourtant il s'accompagnait d'un sentiment étrange, indescriptible, intouchable. Il vint s'asseoir à ma table, sans autres préambules, comme si c'était normal. Intrigué plus qu'accueillant je me mis à m'intéresser à lui, ça tuerait peut-être quelques heures. Comme il ne semblait guère posséder une éloquence grandiloquente, j'entamai le dialogue par un « beau temps, hein ? » conventionnel, d'ailleurs parfois remplacé par un « sale temps, n'est-ce pas ? ». J'eus l'impression qu'il accueillit cette proposition particulièrement froidement. Subtilement, je fis dévier la conversation sur notre sport national. Il m'écouta - m'a-t-il seulement écouté ? - d'un air absent. Il faut de tout pour faire un monde, me dis-je en mon for intérieur. Subrepticement, m'attendant à le voir enfin se réchauffer, je quémandai son avis sur le récent renversement de gouvernement. Quel gouvernement ? me demanda-t-il d'une voix atone. J'en fus renversé.

Décontenancé mais nullement vaincu, je saisis la dernière édition du quotidien du jour, lui lus quelques manchettes, puis, prenant un air affligé, je lui dis : « Quelle époque ! Les gens n'ont plus le sens des valeurs. Autrefois on n'aurait jamais vu ça. » D'une voix d'une étonnante neutralité, il me répondit : « Sais pas. La seule époque où j'ai vécu est celle-ci. »

Soudainement un doute terrible me frappa l'esprit : « Aurais-je accueilli un individu dépravé à ma table ? ». A cette pensée je me mis à frémir.

Il me restait une question à élucider afin de parfaire notre connaissance, mais les précédentes m'inspirèrent une crainte dont je ne sus me départir.

Il profita de ce flottement dans la conversation pour se lever et me dire : « Trêve de bavardage, vous et vos lieux communs. » Sauvagement je lui répliquai :

« - Mes lieux communs, tout le monde s'y intéresse.

## Le pèlerin

---

- Pas moi.

- Et en quoi Monsieur se sent-il supérieur à ses semblables au point de refuser de condescendre à répondre à mes propos ? lançais-je, outré, insistant sur le mon du sieur.

- Le premier pas vers l'intelligence ne consiste-t-il pas à camoufler son idiotie ? me relança-t-il sans doute au hasard. »

Je devinais son jeu. Il tentait de m'ébranler en jouant sur des subtilités métaphysiques jetées à qui mieux-mieux. Quel jeu de cache-cache bê-bête. Il désirait, c'était clair, se moquer de moi et de mes convictions car il ne pouvait ignorer qu'on ne change plus ces dernières à la moindre incartade, surtout pas rendu à mon âge. On les cultive depuis trop longtemps, notre lourd bagage d'expérience les a attestées trop souvent pour nous les voir basculer au premier obstacle, si impressionnant soit-il... Malgré tout, je l'avoue sans ambages, il possédait très bien son rôle de celui-qui-est-au-dessus-de-tout-cela.

Tandis que mon cerveau bouillonnait à la recherche de la juste réplique, je dus me rendre à l'évidence : il se préparait réellement à partir. Frustré par cette disgracieuse interruption du dialogue, je protestai.

« - Vous êtes bien libre de rester, me signifia-t-il, mais ma décision est prise : je rentre de ce pas. »

Désarçonné par ce brusque départ, je n'eus d'autres choix que de saisir mon manteau au passage et partir à sa poursuite.

En franchissant le seuil du café - dans le mauvais sens, malheureusement - j'eus à peine le temps de l'apercevoir tournant le coin de la rue. J'accélérai le pas afin de le voir réintégrer mon champ de vision.

## Le pèlerin

---

Cette marche m'offrit l'occasion de maugréer contre un froid hors saison, doublé maintenant d'une pluie fine et légère, dont les prémisses nous glaçaient déjà les os. En acquittant mon addition, je m'étais décidé à prouver ma générosité. Je donnerais un dollar de pourboire... non, après tout je n'avais pris que deux cafés. Disons soixante... cinquante cents. En retournant à ma table, je m'aperçus que ne plus posséder qu'une pièce de monnaie, en l'occurrence un vingt-cinq cents. Par timidité, je n'osais pas revenir demander au serveur de me casser un gros billet, je me contentai donc de déposer ma pièce, puis je sortis.

\*\*\*

Il dépassa l'arrêt d'autobus sans s'y attarder, je marmonnai pour moi-même : « Le maudit. Il est décidé à me faire marcher par un temps pareil. » Toutefois le lieu n'encourageait guère à philosopher, la pluie ayant redoublée d'ardeur. Un sentiment étrange s'installait en moi à mesure que je marchais sans que je puisse mettre le doigt sur son origine... je comprenais maintenant... Je ne connaissais pas ce quartier... J'étais perdu sans autre choix que de le suivre...

Je le hélai, tout en me rendant compte ne pas savoir son nom. Sans se retourner il ralentit son allure, ce qui me permit de le rejoindre.

Il me regarda : « Sale temps, n'est-ce-pas ? » Je restai coi.

\*\*\*

## Le pèlerin

---

Nous marchâmes le reste du trajet sans mot dire. Au bout d'un certain temps, qui m'avait paru interminable, il décéléra rapidement, s'arrêta puis se tourna vers moi. « Nous sommes rendus, annonça-t-il laconiquement. »

Chez lui, il se dirigea immédiatement vers une vieille fournaise à l'huile qui occupait le corridor afin de l'allumer. Je le regardais faire même si ce système vétuste révoltait mes sens transis.

Je me débarrassai de mon pardessus afin de réclamer un peu de réconfort à cette misérable source de chaleur. Mon hôte, disparu pendant quelques instants, revint avec deux verres d'un liquide verdâtre qu'il me pressa de consommer.

Malgré quelques réticences, je me résolus finalement à oser une petite gorgée. Le liquide, telle une traînée de poudre, me traversa le corps depuis le gosier jusqu'à l'estomac avant d'avoir pu prononcer une parole. Lointaine réminiscence ou atavisme ? Une soudaine impulsion me poussa à vider le reste de mon verre d'une traite. Un choc sourd percuta les cloisons de mon cerveau ; la luminosité de l'appartement changea d'un coup sans action extérieure. Effaré mais lucide, je me laissai traîner jusqu'au salon où je m'affaissai sur un fauteuil.

« - Ressentez-vous toujours quelque inconfort ? me questionna-t-il. »

Avais-je déjà ressenti quelque chose ? Ah ! le froid... J'avais beau me concentrer, je dus me rendre à l'évidence : ce malaise m'avait quitté, je ne l'avais jamais vécu. Une douce chaleur me monta à la tête, j'eus envie de rire.

« - Je suis heureux de constater que vous vous sentez bien, continua-t-il. »

Je regardais mon verre vide. Tout en tournant mes yeux vers lui, je le tendis à bout de bras en prononçant ce mot :

## Le pèlerin

---

« -Encore.

- Encore ? Ne craignez-vous pas de tomber malade ?

- Encore. »

Pour la seconde fois je parvins à affirmer ma volonté inébranlable.

Il se leva, prit mon verre, se dirigea vers une pièce contiguë mais inconnue de moi. Toutefois je n'eus pas le courage de me lever pour le suivre.

Cet intermède me permit de songer à la situation sans parvenir à une quelconque conclusion. Je me sentais bien, n'est-ce pas là le but de toutes nos quêtes ? Touchais-je à la conscience de notre destinée ? Cet instant était-il éternel ?

Il revint avec mon verre, mais la couleur du liquide avait changée. Je m'apprêtais à piquer une crise de colère lorsque je m'aperçus qu'elle s'était encore modifiée. Je m'emparai manu militari du récipient afin de mieux observer son contenu. Tantôt il était rouge, tantôt vert, or ou une autre couleur. Je partis à rire, cette fois franchement. Simple illusion ! Cela découlait du même principe que le prisme, la couleur étant en fonction de l'angle sous lequel on regardait l'objet. Rassuré et de nouveau de bonne humeur, je ne me préoccupai plus de ce tour de prestidigitation.

\*\*\*

Cette liqueur magique continuait de faire son travail. Mon quotidien évanoui, le temps, évanescent, glissait hors de ma portée. Happé par le caractère éphémère de toutes choses, je sentais pouvoir les atteindre par des voies encore inconnues. Ma pensée était ferme mais sans que je puisse toutefois en suivre le fil comme si je saisisais le sens d'une

## Le pèlerin

---

conversation échangée dans une langue étrangère sans connaître la signification des mots. Lestement, je saisis le bras de mon hôte afin de lui faire partager mes découvertes. Je me retrouvai sur le plancher, mon poing fermé sur le vide. Erreur d'appréciation sans doute ; mais le monde était tel que le désirait ma volonté et cette dernière se calquait sur la réalité du monde. Ainsi je me levai nullement offusqué, ma chute n'étant qu'une confirmation de mes intuitions nouvelles.

Mon hôte me tendit une étrange pipe bourrée d'une substance noire qu'il avait égrainée quelques instants auparavant. Marchant sur mes anciens principes, je me décidai à la fumer. Durant ce cérémonial nous n'échangeâmes aucun mot. Lorsqu'il brisa enfin le silence il semblait avoir oublié ma présence.

« - Pouvons-nous prendre conscience de notre inconscient, se demanda-t-il à haute voix.

- Nous saurons toujours au moins ne pas savoir, répliquai-je, rentrant ainsi de nouveau dans son monde. »

Il se tourna vers moi :

« - Est-ce sûr ? Même cette certitude là, quelle assurance avons-nous comme quoi ce n'est pas un leurre de notre inconscient, une projection de sa projection, telle une salle tapissée de miroirs ?

- Eh quoi ! m'écriai-je. Nous pouvons toujours discerner entre ce que nous savons et ne savons pas, et partant de ça y apprendre la prudence.

- La prudence ? Mais s'il y a un conscient et un inconscient, il doit donc exister une frontière entre les deux. Mais cette dernière à qui appartiendrait-elle ? Cette frontière permettrait à notre conscient, s'il pouvait la cerner, de connaître les limites de sa science,

## Le pèlerin

---

donc serait élément de son essence puisqu'il ne peut se définir que par ses limites. Alors, certes, nous aurions conscience de notre inconscient, ce dernier ferait partie intégrante de notre discours : il serait tout ce qui est de l'autre côté. Mais l'inconscient, du moins je le pense, est trop rusé pour ainsi dévoiler ses faiblesses. »

Il s'arrêta quelques instants. J'avais de plus en plus de mal à saisir le sens de ses phrases. L'appartement était bercé par la houle. Mon hôte semblait parfois englouti par une vague mais il réapparaissait quelques instants plus tard. Il reprit, emporté par un courant intérieur :

« - Comment dire ? Cette fameuse frontière ne serait qu'un mirage provoqué par notre inconscient, une sorte de camouflage nous empêchant de nous approcher de lui. Conséquemment, plus nous aurions l'impression d'élargir notre champ de conscience, plus se rapprocherait le triomphe de l'inconscient car il nous aurait déjoué en vainquant notre méfiance.

- Ainsi, d'après vous, il ne resterait plus aucune bouée à laquelle se raccrocher ? hasardais-je.

- Ne sommes-nous pas le fruit d'un hasard, d'un hasard complètement aveugle ? Sommes-nous autre chose que hasard ? Nous pensons quitter sa nuit alors que nous nous y enfonçons toujours un peu plus. »

Nous nous tûmes. Les derniers mots que nous avons prononcés se répercutaient sur les parois de la pièce sans trouver d'issue.

« - Doit-on sans cesse se poser ces questions ? marmonna-t-il. Ne vaut-il mieux pas censurer ses propres doutes et vivre, vivre ?

- Bah ! Chassons ces idées noires, décrétais-je. Dansons Plutôt ! »

## Le pèlerin

---

Cette idée m'aurait paru saugrenue quelques instants plus tôt. La musique, pourtant présente depuis le début, venait juste de réintégrer mon champ de conscience, crachée par un vieux pick-up. Filtrée par une passoire, décomposée par un prisme, elle agitait mon corps qui pourtant restait immobile.

Je trouvai soudainement l'appartement trop sombre. Je me levai à la recherche du commutateur. En l'allumant la lumière me frappa avec une telle violence que je tombai à la renverse. À la vue de ce spectacle mon hôte éclata d'un rire si terrible, bouche grande ouverte, que je vis ses dents fuser dans toutes les directions. Ne pouvant plus résister au choc son corps se dissolu dans une traînée de particules vaporeuses pour finalement s'éteindre dans le néant.

L'appartement flottait dans un nuage de fumée aux couleurs mouvantes. Je ne sentais plus mon corps, ce balourd que j'avais toujours traîné péniblement. Il avait perdu sa prosaïque réalité. Chaque partie de ce que j'avais toujours cru être une entité, en l'occurrence mon corps, semblait dorénavant vouloir mener une vie indépendante ; mais ces parties avaient en même temps quelque chose à m'apprendre. Ma main droite, que j'observais à cet instant, voulait se détacher de mon corps. La peur ne m'habitait pas, je me sentais animé d'une curiosité scientifique comme si ce phénomène ne me touchait pas personnellement.

Au bout de quelques temps, je pris conscience de ma solitude et m'en ressentis. Je voulus crier pour appeler mon hôte mais je ne pus qu'éructer un vague borborygme. J'étais devenu un poisson, des bulles sortaient de ma bouche.

« - Ne vous en faites pas, me bourdonna un insecte. »

Je me retournai, surpris.

## Le pèlerin

---

« - Ne vous en faites pas. Votre corps vous semble étranger en ce moment parce que c'est la première fois que vous l'explorez. Une chose trop proche nous aveugle souvent, seule sa perte semble pouvoir nous rappeler son existence. »

Cette fois je reconnus mon hôte. Il était à mes côtés.

« Les mots finissent toujours par nous éloigner de l'essentiel, continua-t-il en s'approchant de moi. »

Je me sentais animé de désirs inconnus, ne sachant si je devais les repousser ou les accepter. Je sentis une main sur mon épaule.

« - Vous savez ce que vous désirez. Votre corps le sait, votre esprit aussi. Mais votre esprit refuse de s'ouvrir à cette réalité. Vous n'êtes qu'un, vous devez réconcilier votre corps et votre esprit. »

Il n'avait pas parlé mais je savais qu'il m'avait télégraphié ce message. Plus rien ne me semblait incongru. Tous mes sentiments commençaient à fusionner ensemble, je ne les ressentais plus distinctement. Mon esprit flottait, subjugué par cette douce ivresse. Il ne tenait plus les rênes. Mon corps me scandait : « A quoi bon résister ? A quoi bon ? »

1981